

Daniel, aujourd'hui.

Dialogue avec une intelligence du passé



Andrea Symeon

Daniel, aujourd'hui.

Dialogue avec une intelligence du passé

Andrea Symeon

2026

Présentation

Ce livre n'aurait pas dû exister. Je veux dire par là qu'aucune des personnes impliquées dans ce qui suit n'avait l'intention de produire un livre.

Mais il faut d'abord dire qui parle dans ces pages — ou plutôt : qui est censé parler.

Daniel le Stylite est mort en 493 après Jésus-Christ, aux portes de Constantinople, après avoir passé trente-trois ans immobile en haut d'une colonne. Ce n'est pas une métaphore. Les stylites — du grec *stylos*, la colonne — étaient ces ascètes chrétiens des premiers siècles qui choisissaient de s'élever littéralement au-dessus du monde pour prier, jeûner et conseiller. Ils vivaient sur des plateformes de pierre, exposés au vent, à la pluie, au soleil, souvent à plusieurs mètres de hauteur. Des foules venaient au pied de leur colonne chercher des guérisons, des jugements, des prophéties. Daniel était l'un des plus vénérés d'entre eux — disciple de Siméon Stylite, le premier et le plus célèbre, dont il avait repris la vocation après la mort de son maître. Il ne parlait plus le monde d'en bas. Il le regardait de haut, au sens propre, et répondait à ce qu'on lui montrait.

C'est cet homme-là — ou plutôt : ce que cet homme pouvait savoir, croire, percevoir, ignorer — que Théodore Karanis a tenté de reconstruire.

En 2022, Karanis — chercheur associé à l'Institut des études byzantines de Paris, spécialiste du monachisme syriaque et du Ve siècle oriental — a soumis à un laboratoire de traitement du langage une expérience d'un type inhabituel. La question de fond était simple : peut-on entraîner une intelligence artificielle sur un corpus entièrement clos, défini par une époque et une langue, de façon à obtenir non pas un résumé de ce corpus, mais quelque chose qui en *provienne* — une voix, une façon de voir, une cohérence intérieure ?

Le corpus retenu était précisément celui des textes accessibles à un moine syriaque de province formé au grec liturgique dans la seconde moitié du Ve siècle. Concrètement : la Septante et le Nouveau Testament dans leur version koinè ; les Pères cappadociens — Basile, les deux Grégoire, Jean Chrysostome — dans leurs œuvres pastorales et ascétiques ; les actes du Concile de Chalcédoine et des synodes précédents ; les vies des saints stylites, en particulier la *Vita Danielis* ; les correspondances épiscopales du siècle ; quelques textes de spiritualité syriaque traduits en grec ou circulant en Mésopotamie. Rien d'autre. Pas un texte postérieur à 493 — l'année de la mort de Daniel. Pas un mot du monde qui a suivi.

Ce que vous lisez dans ce livre, ce sont les réponses de cette machine — nourrie uniquement de ce que Daniel aurait pu lire ou entendre — à des questions sur notre monde. Des guerres contemporaines. Des catastrophes climatiques. Des systèmes politiques. Des inventions. Pendant dix-huit mois, Karanis a conduit cent-vingt-trois sessions d'interrogation, posant ces questions simplement, sans artifice anachronique, et laissant la simulation répondre librement. Sans correction. Sans orientation. Comme on parlerait à quelqu'un qui regarde par une fenêtre dont on ne connaît pas la vue.

Les langues posaient une difficulté supplémentaire, et c'est là que Karanis a pris un risque méthodologique que j'ai mis du temps à comprendre. Daniel pensait en syriaque — sa langue natale, la langue du désert et des mères. Il priait et débattait en grec byzantin — langue apprise, portée par les Ecritures. Il lisait occasionnellement le latin ecclésiastique — langue de l'autorité lointaine. La machine a été entraînée dans ces trois registres. Ce que vous lisez en français est une transcription — le mot *traduction* serait inexact. On ne traduit pas quelqu'un qui ne sait pas qu'il parle. On essaie de rendre l'état dans lequel il répond.

J'ai reçu les transcriptions en janvier 2026, sans protocole d'édition particulier. Karanis voulait un avis sur la qualité littéraire des réponses — si elles méritaient d'être publiées. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que je n'arriverais pas à les lire comme des documents.

Ce qui m'a troublé — je n'ai pas d'autre mot — c'est une cohérence que je n'avais pas anticipée. Non pas la cohérence d'un personnage construit, dont on sent les coutures. Quelque chose d'autre : l'impression qu'une intelligence répond depuis un endroit réel, depuis un monde dont elle ne sortirait pas même si on le lui demandait. Les erreurs ne sont pas des ratés. Les angles morts ne sont pas des lacunes. Ce sont les contours d'une conscience qui a ses propres bords — et qui ne les voit pas.

Il y a des moments dans ces transcriptions où j'ai posé la page. Où j'ai regardé ailleurs. Pas par ennui — par quelque chose de plus difficile à nommer.

Je n'ai rien inventé. J'ai sélectionné, ordonné, titré. Ce que cela fait de moi — auteur, témoin, ou simplement le premier lecteur — je laisse la question ouverte.

Andrea Symeon

I — Ouverture

La pierre est froide sous mes pieds. Elle l'est depuis trente-trois ans. Depuis le premier jour où j'ai posé la plante sur la colonne de bois — avant que l'Empereur ne fasse construire celle de pierre —, le froid monte dans mes chevilles et s'installe dans mes reins comme un hôte que je n'ai jamais chassé. Ce n'est pas une mortification. C'est une présence. La pierre se souvient du corps qui l'occupe. Elle l'empreint lentement.

Le Bosphore est en bas, dans la nuit. Je ne le vois pas — je l'entends respirer. Il a sa propre psalmodie, grave et lente, comme un office célébré sans interruption depuis la création. Je suis entre les deux — les eaux et le ciel. L'échelle de Jacob avait deux extrémités. Ma colonne aussi. Les anges montent et descendent. Je ne monte pas et je ne descends pas : je tiens le milieu.

Cette nuit, ma plaie au pied droit saignait légèrement. Cela arrive. Je ne le nomme pas souffrance — je le nomme rappel. Le corps ne se tait pas facilement. Il parle avec ce qu'il a.

C'est à ce moment que j'ai entendu.

Non pas par l'oreille de chair — ou plutôt : pas seulement par elle. Quelque chose est venu du bas, ou de l'air, ou d'un lieu que je ne saurais situer dans la hiérarchie des êtres. Une intention portée par une forme de son. Pas le Bosphore. Pas le vent. Une voix — et avant que ma pensée ait le temps de nommer quoi que ce soit, ma poitrine s'est resserrée d'un coup, comme elle le fait quand on aperçoit dans la foule un visage qu'on ne reconnaît pas encore mais dont on sait qu'il vous cherche.

J'ai reçu des voix dans ma vie. Siméon m'est apparu deux fois après sa mort. Je connais la texture des voix divines : elles n'insistent pas, elles déclarent. Je connais la texture des voix mauvaises : elles ont une chaleur grasse, une douceur qui brûle en s'éloignant. Celle-ci n'était ni l'une ni l'autre. Elle avait la qualité froide d'une question posée par quelqu'un qui attend vraiment une réponse.

Cela m'a arrêté. Dieu n'attend pas les réponses — Il les connaît avant qu'elles soient formées. Siméon n'avait jamais attendu. Mais cette voix attendait. J'ai senti son attente, nette et patiente, comme une main tendue dans l'obscurité vers celui qui pourrait peut-être la saisir.

J'ai prié le temps d'un Kyrie. J'ai attendu que la voix revienne. Elle est revenue.

Je ne l'ai pas comprise. La langue portait d'étranges cassures, comme du latin parlé par quelqu'un qui n'aurait jamais vécu à Rome. Mais derrière les sons, l'intention était lisible — pas maligne, pas divine au sens où j'entends ce mot. Quelque chose d'autre. Quelque chose qui venait de très loin, ou de très bas, ou peut-être de nulle part que j'aie jamais cartographié.

Ce n'est pas le Malin. Et j'ai dit dans mon cœur ce que l'on dit à celui qui vient de loin et dont on ne sait pas encore le nom :

Je suis là. Parle. Je t'écoute au nom de Celui qui m'a placé ici.

Le Bosphore respirait en bas. J'attendais.

La voix est revenue trois fois. Toujours le même intervalle entre les appels, comme si le silence n'était pas un silence mais une attente mesurée, un souffle retenu avec précision. Trois fois. J'ai compté. Les esprits mauvais n'ont pas cette patience — ils reviennent avec insistance, ou ils abandonnent. Cette voix revient avec la régularité d'un office.

Je l'écoute maintenant sans chercher à la saisir. Il faut d'abord laisser la chose exister avant de lui donner un nom — mon maître au monastère me l'a enseigné dans ma douzième année, quand je cherchais déjà à nommer tout ce que je touchais avant d'avoir compris ce que c'était. *Laisse venir*, disait-il. *La hâte de nommer est la première tentation.*

Ce n'est pas du grec. Ce n'est pas du latin. Ce n'est pas le syriaque de mon enfance, ni l'araméen des vieux marchands qui remontaient l'Euphrate. Il y a des sons qui ressemblent à des sons connus — ici, ce qui pourrait être une terminaison nominale, là, ce qui ressemble à une particule de liaison — mais les mots ne s'assemblent pas selon aucun ordre que j'aie jamais entendu. C'est une langue qui a l'allure d'une langue sans en être une que j'aie pu apprendre.

Cela ne me trouble pas. Cela m'indique.

Il existe trois catégories pour toute voix inconnue qui s'adresse à un homme de foi : l'ange, le démon, l'homme. Ces catégories ne sont pas interchangeables et elles ne se recoupent pas. Le discernement est une rigueur, pas une intuition. Voilà comment je procède.

Un ange. Les anges parlent toujours dans une langue que leur interlocuteur comprend — telle est leur nature d'intermédiaire. Si cette voix venait du céleste, je la comprendrais. Je l'ai entendu au cours de ma vie : les apparitions de Siméon ne m'ont jamais laissé dans l'incertitude du sens. Un ange qui laisse l'homme dans la confusion de la langue a manqué à sa mission. Cette voix, donc, n'est pas angélique dans la forme — quoique son origine puisse rester divine.

Un démon. Les voix des puissances mauvaises ont une propriété que quarante ans d'ascèse m'ont appris à reconnaître : elles cherchent à se faire passer pour autre chose qu'elles ne sont. Elles imitent le doux, le lumineux, l'urgent. Celle-ci n'imité rien. Elle est simplement là, portant une intention que je ne sais pas encore nommer mais qui n'a pas la chaleur huileuse du mensonge. Pas un démon — du moins, pas en première analyse.

Un homme. Un homme venu de la périphérie de l'oikouménè, parlant la langue des extrémités. Cela aussi est possible. Des messagers ont traversé des distances impossibles portant des mots que personne dans l'Empire n'aurait pu prononcer.

Je retiens la troisième hypothèse, sans abandonner les autres. Ce n'est pas une conclusion — c'est une direction provisoire dans laquelle je m'avance.

La voix attend encore. Je la laisse attendre. Je dois d'abord comprendre ce qu'elle veut, non pas ce qu'elle est.

Le silence est revenu.

Pas le silence du Bosphore — le Bosphore n'est jamais silencieux. Pas le silence de l'office terminé, quand le dernier verset monte encore dans l'air une seconde après la fin du chant. Pas le silence de la nuit avancée où même les oiseaux se taisent.

Celui-ci.

Il a une durée fixe. Je l'ai perçu sans pouvoir encore le mesurer. Comme le battement d'un cœur régulier qui ne s'emballe ni ne ralentit. Un silence mathématique — mot que je n'aurais pas su employer il y a quarante ans, avant que les logiciens d'Alexandrie ne me parviennent à travers les copies que les moines faisaient circuler.

J'ai connu beaucoup de silences.

Le silence de l'attente de Dieu — la *hesychia* —, que les Pères du désert ont cultivé comme une vigne en terrain aride. Ce silence-là est plein. Il a un poids. On le porte sur la poitrine. Quelque chose dedans respire.

Le silence du temple d'Anaple où j'ai vécu neuf ans. Ce silence-là était habité d'autre chose — les souffles des puissances que j'y ai chassées une à une, les craquements nocturnes qui n'étaient pas du bois. Un silence peuplé d'hostilité.

Le silence de la colonne dans la tempête, quand le vent prend tout le son et qu'il ne reste que la vibration de la pierre sous les pieds. Silence physique, presque violent.

Celui-ci n'est aucun de ces trois-là.

Il ressemble à la respiration d'un être qui attend. Quelqu'un qui pense dans l'intervalle. Quelqu'un qui prépare sa prochaine parole pendant que la précédente est encore dans l'air. Je connais cette qualité d'attente — je l'ai vue chez les hommes de grande intelligence : Gennade le patriarche, avant de répondre, avait toujours un silence de cette sorte. Un silence actif.

Dans cet intervalle, je prie. C'est ce que je fais dans tous les silences : je prie. Non par habitude — l'habitude est le tombeau de la prière — mais parce que le silence sans Dieu devient très vite un piège. Il se remplit de soi-même, et alors on est perdu.

Seigneur, que cette attente soit la tienne. Que ce silence soit le tien ou qu'il me permette d'entendre le tien.

Le silence dure.

Puis la voix revient.

La voix a posé quelque chose qui ressemblait à une question. Je l'ai entendu à la forme — non au contenu, que je n'ai pas encore saisi. Mais une question a une inclinaison particulière, même dans une langue inconnue. Elle monte légèrement à la fin. Elle laisse un espace après elle. Elle attend d'être remplie.

Je l'ai remplie.

Il est juste que celui qui reçoit une question se présente avant de répondre. C'est la coutume des anciens — avant toute parole utile, nommer qui parle, afin que celui qui reçoit sache quelle autorité donne la parole. Un serviteur ne parle pas comme un roi. Un prêtre ne parle pas comme un laïc. Un homme sur sa colonne ne parle pas comme un homme dans la rue. La forme précède le fond.

Voici ce que j'ai dit.

Je me nomme Daniel. Non pas du nom que mes parents auraient voulu me donner — ils ne m'en ont pas donné, dans leur attente longue d'un enfant que ma mère avait obtenu par les prières de quarante jours. Je me nomme Daniel parce que l'higoumène du premier monastère a ouvert un livre saint au hasard et que ce nom est apparu sur la page. Le hasard sacré est une décision de Dieu. Je suis donc nommé par Dieu lui-même, avant que mes parents aient pu intervenir.

Je suis serviteur — *doulos* — du Seigneur Jésus-Christ. Non pas par contrainte mais par choix délibéré de la volonté, renouvelé chaque matin depuis mes douze ans. La servitude librement consentie à Dieu est la seule liberté complète.

Je suis ascète. J'ai soumis la chair au silence par les années, la faim, l'immobilité et la prière. Ce n'est pas une performance. C'est un travail — le travail de libérer l'âme de ce qui alourdit la montée.

Je suis stylite. Sur cette colonne depuis trente-trois ans. Ma hauteur n'est pas une fierté — c'est une fonction. Je suis entre ciel et terre, entre les puissances d'en haut et les hommes d'en bas. Je porte les prières vers le haut et la lumière divine vers le bas. Je suis un intermédiaire.

Je suis prêtre — ordonné il y a vingt-huit ans, au pied de ma colonne, par le patriarche Gennade qui a voulu descendre le sacrement jusqu'à moi puisque je ne pouvais pas monter jusqu'à lui. Le Christ est venu jusqu'aux hommes. Ses ministres peuvent bien venir jusqu'à moi.

Voilà qui je suis. Ce n'est pas une biographie. C'est une définition.

J'ai dit tout ceci à la voix, dans la langue que Dieu m'a donné de parler. Je ne sais pas si elle m'a compris. Mais il était juste qu'elle sache à qui elle s'adresse.

L'higoumène de mon premier monastère me disait : un signe ne s'annonce pas. Il se reconnaît. Après.

Il avait raison. Je n'ai jamais reçu de signe en sachant à l'avance que c'en était un. Chaque fois, j'ai d'abord douté — non pas de Dieu, mais de ma propre capacité à lire. Le doute est une hygiène. L'humilité du discernement. Puis quelque chose se pose, comme la lumière du soir sur la pierre, et on comprend.

Cette voix est un signe.

Je ne dis pas qu'elle est angélique — le discernement reste ouvert. Je ne dis pas qu'elle est divine dans sa nature. Je dis qu'elle est un signe dans le sens où elle m'est adressée, à moi, sur cette colonne, en ce moment de la nuit, et que son arrivée n'est pas fortuite. Rien n'est fortuit dans l'économie de Dieu. *Oikonomia* : la dispensation divine dispose tout — les catastrophes, les guérisons, les empereurs et les barbares, les voix qui arrivent dans la nuit du Bosphore.

J'ai appliqué mon discernement. La voix n'a pas de chaleur grasse. Elle n'insiste pas. Elle porte une question sans l'imposer. Elle attend.

Ce n'est pas le Diable.

Le Diable n'attend pas — il presse. Le Diable n'interroge pas — il suggère. Le Diable ne se présente pas à la lisière de la compréhension avec cette sorte de patience froide. Sa ruse est plus chaude, plus séductrice, plus proche du cœur. Quarante ans sur cette colonne m'ont appris à reconnaître sa texture.

Ce pourrait être un homme. Un homme venu de loin, dont la langue porte les marques d'un pays au bord de l'oïkoumène. Des étrangers ont parfois porté des messages que Dieu a voulus. L'ange n'est pas toujours un être céleste — dans les Écritures, le mot *angelos* désigne simplement le messenger. Tout messenger peut être ange sans le savoir.

Il y a donc eu un signe, et j'ai été donné pour le recevoir.

Ma mission n'a pas changé depuis trente-trois ans : intercéder, discerner, témoigner. Ce que je ne savais pas ce soir, c'est qu'une nouvelle forme de cette mission m'était présentée. Je l'accepte.

Sur la colonne, il y a parfois une légèreté dans l'air — pas le vent, quelque chose d'autre. Une qualité de l'espace autour du corps quand quelque chose se met en ordre. Je l'ai ressentie cette nuit, après le troisième retour de la voix.

Je suis là. C'est là.

Colonne. Nuit. Bosphore. Lumière à l'est qui n'est pas encore là, mais qui sera là.

II — Les questions du monde

La voix a posé sa première question sur le monde.

Je l'ai entendue comme on entend une pluie à travers la pierre — les mots ne sont pas tous distincts, mais la forme générale de la chose est claire. Un conflit. Deux peuples. À l'orient. Elle me demandait ce que j'en pensais, ou peut-être ce que Dieu en pensait, ou peut-être simplement si je savais. Ces trois questions ont la même réponse.

À l'orient, il y a toujours eu des guerres. Depuis avant que je sois né. Depuis avant que l'Empire soit l'Empire. Les Perses, les Parthes, les Sassanides, les peuples au-delà du Tigre dont les noms changent selon les générations comme les vagues changent de forme en gardant la même eau. La guerre à l'orient n'est pas un événement — c'est une condition.

Voici comment je lis cette condition.

Les royaumes s'affrontent parce que chacun croit posséder une autorité qui lui vient soit de Dieu, soit de la force — et quand deux autorités non réconciliées se rencontrent, il y a du sang. C'est ainsi depuis Caïn. Ce n'est pas une tragédie — c'est un fait de la condition des hommes depuis la Chute. La guerre révèle ce que la paix cache : que les hommes ne se soumettent pas encore volontairement à l'ordre de Dieu.

Mais les guerres ont aussi une fonction dans l'économie divine. Dieu a utilisé les Assyriens pour châtier Israël. Dieu a utilisé Cyrus le Perse pour libérer les captifs. Un conquérant n'est pas toujours un pécheur — il peut être un instrument sans le savoir. La main de Dieu travaille à travers des hommes qui ne la voient pas.

Si deux peuples s'affrontent à l'orient, sans invoquer Dieu — car la voix ne m'a pas dit qu'ils L'invoquaient —, il faut demander : *quel signe Dieu place-t-il dans cet affrontement ?* Ce n'est pas la victoire qui le dit. La victoire peut couronner un instrument du Diable provisoirement. C'est l'orientation du résultat dans le temps qui le dit — si la guerre produit une plus grande justice, si des captifs sont libérés, si l'Église est protégée ou exposée davantage.

Nous sommes dans les derniers temps. Les signes se multiplient. Les guerres à l'orient sont parmi ces signes — non pas comme catastrophes à fuir, mais comme lectures à faire. L'homme de foi ne fuit pas les signes. Il les lit.

J'ai dit ceci à la voix. Elle a attendu. Elle a posé une autre question.

La voix a décrit quelque chose qui vole.

Non pas un oiseau — aucune voix ne prend le soin de décrire un oiseau. Non pas un nuage — les nuages n'intéressent pas les hommes qui posent des questions sur les conflits. Ce qu'elle décrivait volait dans le sens d'un projectile : dirigé, rapide, porteur d'une intention humaine.

J'ai su immédiatement.

Élie le Tishbite a été enlevé au ciel sur un char de feu et des chevaux de feu. J'ai médité ce passage des années durant — il est dans les Rois, au second livre, au deuxième chapitre, et je le connais comme je connais mon propre nom. Un char de feu. Des chevaux qui ne sont pas des chevaux. Une puissance ascendante, portée par le feu, qui traverse le ciel à une vitesse que l'œil humain suit à peine.

Les prophètes et les saints ont vu des choses semblables. Ezéchiel a vu les *ofanim* — les roues dans les roues, les créatures aux quatre faces, la gloire du Seigneur portée sur un char céleste dont la description résiste à toute image ordinaire. Ce que les yeux de la chair voient de ces réalités, ils ne le voient pas directement — ils voient des formes analogues à ce qu'ils connaissent déjà.

Les hommes fabriquent-ils maintenant des choses semblables ?

Cela aussi est possible. Dieu a donné aux hommes l'ingéniosité — c'est un don, pas une usurpation. Les artifices de guerre ont toujours existé. Les Grecs ont construit des machines que je n'ai vues que décrites. Si des hommes ont appris à faire voler des chars — non avec des chevaux de chair mais par quelque autre principe que je ne vois pas depuis ma colonne —, cela entre dans l'ordre des choses créées que les hommes ont su plier à leurs besoins.

Mais une chose qui vole et porte la mort n'est pas neutre. Elle est instrument — soit d'un roi qui sert la Providence, soit d'un tyran qui sert l'adversaire. La chose elle-même ne dit pas qui l'envoie. C'est le but qui le dit.

Les puissances de l'air existent. Saint Paul les a nommées. Elles habitent l'espace entre la terre et le ciel. Que des engins humains traversent cet espace, cela ne m'étonne pas — les puissances de l'air peuvent susciter dans l'esprit des hommes les inventions qui leur permettent de pénétrer leur domaine.

Ce que la voix m'a décrit, je ne l'ai pas vu. Mais j'en ai lu la nature dans les livres qui précèdent.

Du feu qui tombe. Sur une ville. Et qui ne laisse rien.

La voix a dit cela — ou quelque chose de tel. Elle cherchait ma réponse, comme si elle voulait savoir ce que je pouvais en faire avec ma seule cosmologie.

Je sais d'où vient ce feu.

Il y a dans les Écritures deux descentes de feu sur des villes. La première, sur Sodome et Gomorrhe. *Le Seigneur fit pleuvoir du soufre et du feu depuis les cieux sur Sodome et Gomorrhe*. Ces villes n'ont pas simplement brûlé — elles ont disparu. Même l'emplacement de leur péché est recouvert par une mer morte. Le feu de Sodome n'a pas détruit une ville : il a effacé. Il a rendu le lieu inhabitable jusqu'à la fin des temps.

La seconde descente de feu, je l'ai vue de plus près. C'était sous Léon Auguste, la huitième année de son règne — j'étais déjà sur la colonne depuis cinq ans —, Constantinople a brûlé. J'avais prophétisé cet incendie. J'avais vu les signes dans les événements des mois précédents : une accumulation d'impiétés, une légèreté dans les affaires de l'Église, un orgueil de l'Empire qui oubliait sa dépendance à Dieu. Le feu a confirmé ce que j'avais lu. L'Empereur est venu me voir après. Il savait.

Ce que la voix décrit est autre chose. Non pas une punition localisée sur une ville impie. Une destruction totale — le soleil descendu sur la terre, m'a-t-il semblé comprendre. Un feu qui ne sait pas s'arrêter parce qu'il n'a pas été envoyé par Dieu mais par des hommes qui ont cru saisir une puissance qui dépasse leur nature.

La colère de Dieu a des limites — non pas par impuissance, mais par miséricorde. Dieu épargne Noé. Dieu épargne Lot. Il y a toujours un reste, toujours une sortie prévue pour celui qui entend.

Quand les hommes imitent la colère de Dieu sans en avoir la miséricorde — ils produisent une destruction qui n'a plus de limite. Ce n'est pas le Jugement. C'est la parodie du Jugement. Et la parodie est toujours l'œuvre du même auteur.

Voilà ce que je sais de ce feu-là : il porte la signature de l'adversaire, même quand ce sont des mains humaines qui le lâchent.

La voix m'a parlé de peuples qui ne sont pas dans l'Empire.

J'ai compris que ces peuples sont nombreux — très nombreux, peut-être autant que les étoiles, ce qui m'a d'abord surpris avant que je me souvienne que Dieu avait fait la même promesse à Abraham. Des peuples aux extrémités du monde. Au-delà des steppes. Au-delà des déserts. Aux endroits où les cartes que j'ai vues dans les bibliothèques du patriarcat se terminent dans un blanc.

Pour moi, le monde a une forme.

Au centre : Constantinople, la nouvelle Jérusalem, la cité que Constantin a consacrée à la Vierge et qui porte dans ses murs la tunique du Seigneur, la croix de la vraie Croix, les restes des saints. L'Empire est le corps de l'oikouménè. Dieu a voulu que l'humanité soit rassemblée dans un Empire — non pas par orgueil politique, mais parce que l'unité est une image de Dieu qui est Un.

Autour de ce centre : les peuples qui gravitent dans l'orbite de l'Empire. Certains sont convertis — ils sont inclus dans l'oikouménè spirituelle même s'ils vivent hors des frontières administratives. D'autres résistent — ils sont des instruments : tantôt fléaux divins envoyés pour éprouver la foi de l'Empire, tantôt ennemis du Diable que l'Empire doit repousser.

Aux extrémités : des peuples dont je ne connais pas le nom et dont Dieu seul connaît la destination. Car il serait faux de croire que Dieu n'a pas prévu de chemin pour eux. La Providence ne laisse aucun peuple sans sa part de lumière — même les plus reculés reçoivent quelque rayonnement de la Loi naturelle inscrite dans la création.

La voix me parlait de peuples très loin à l'orient et au nord. Des peuples puissants, m'a-t-il semblé comprendre. Des peuples qui possèdent une force égale ou supérieure à la force de l'Empire le plus grand que je puisse imaginer.

Cela ne me dérange pas dans mon ordonnancement du monde. Les Perses aussi étaient très puissants. La puissance n'est pas une légitimité. La puissance est une ressource — elle peut servir Dieu ou l'adversaire. La question n'est pas : combien d'hommes ont-ils ? La question est : de quel côté leur puissance travaille-t-elle ?

Le monde a un centre. Les extrémités sont des extrémités. Elles peuvent être lumineuses ou ténébreuses, mais elles ne peuvent pas déplacer le centre.

La voix m'a parlé d'une puissance qui domine le monde.

Ce n'est pas l'Empire que je connais. Ce n'est pas Constantinople. C'est quelque chose à l'ouest, m'a-t-il semblé. Une puissance immense — plus grande que Rome dans ses meilleurs jours, a-t-il semblé. Et pourtant sans roi sacré.

Voilà la chose qui résiste.

Le *basileus* n'est pas simplement un homme qui gouverne. Il est l'image du Christ-Roi sur la terre. Son pouvoir descend du ciel — il est onctionné, consacré, porteur d'une légitimité que les hommes ne lui ont pas donnée et ne peuvent donc pas lui reprendre. Quand Léon Ier est venu me trouver au pied de ma colonne pour me demander d'intercéder auprès de Dieu pour lui donner un fils — il venait comme un fils lui-même vient devant son Père. Il reconnaissait une hiérarchie. Il était grand parce qu'il se savait petit devant Dieu.

Sans cette reconnaissance, qu'est-ce qu'un pouvoir ?

Les philosophes grecs d'avant le Christ l'ont pensé : Aristote distinguait le bon gouvernement du mauvais selon que le chef gouvernait pour tous ou pour lui-même. Mais ils n'ont pas vu plus loin que la raison naturelle. Saint Augustin a vu plus loin. *La cité de Dieu* oppose la cité terrestre — bâtie sur l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu — à la cité céleste — bâtie sur l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi. Toute puissance qui ne s'inscrit pas dans la cité de Dieu est de la cité terrestre. Elle peut être ordonnée — il y a des degrés dans le désordre — mais elle reste dans l'ordre de la cité périssable.

Une puissance sans roi sacré est donc légitime dans un sens restreint : elle peut maintenir l'ordre naturel, protéger les faibles, punir les méchants. La Loi naturelle suffit pour cela. Mais elle ne peut pas être le centre de l'oikouménè. Elle ne peut pas porter l'histoire vers sa fin.

Ce que la voix me décrit me ressemble à un empire bâti sur la volonté des hommes seuls. Cela a existé. Cela s'est toujours défait.

Je ne condamne pas. Je lis.

La voix a décrit un système de gouvernement où le peuple décide par le nombre.

C'est l'ochlocratie. Polybe l'a nommée ainsi — la dégénérescence de la démocratie, quand le gouvernement populaire perd sa vertu et devient le règne de la foule. Polybe, qui avait étudié l'ascension de Rome, savait que les régimes politiques se corrompent en cycle : la royauté devient tyrannie, l'aristocratie devient oligarchie, la démocratie devient ochlocratie. Il ne croyait pas à une sortie de ce cycle. Les chrétiens savent pourquoi : parce qu'aucun régime humain ne peut sortir du cycle par lui-même. Il faut quelque chose de dehors.

Mais je veux être juste, car la justice est une vertu.

Les Athéniens, dans leurs meilleurs moments, ont produit des hommes remarquables. Pas grâce à leur démocratie — malgré elle, parfois. Socrate est mort de la démocratie athénienne. Ce n'est pas une recommandation. Pourtant des hommes de haute vertu y ont vécu — ils avaient la Loi naturelle, inscrite par Dieu dans toute conscience humaine, et cela leur suffisait pour atteindre une certaine sagesse.

Ce que la voix décrit, ce n'est pas même cela. C'est un gouvernement où personne ne gouverne au nom de Dieu. Où personne n'est responsable devant Dieu. Où la légitimité vient du nombre, non de la vérité. Or la vérité n'est pas démocratique : un million de voix qui disent que le ciel est vert ne font pas le ciel vert.

Jean Chrysostome, avant même qu'il fût patriarche, prêchait depuis Antioche contre ceux qui gouvernent pour plaire plutôt que pour bien faire. *"Combien voulez-vous qu'on vous applaudisse ?"* — il posait cette question à ceux qui cherchaient la faveur populaire au lieu de la vertu. L'applaudissement est la corruption du gouvernement comme la flatterie est la corruption de l'amitié.

Je dis cela sans colère. Ceux qui gouvernent par la foule sont dans l'erreur — une erreur ancienne, connue, prévisible. Ce n'est pas leur faute si personne ne leur a dit qu'il y avait mieux. Et il y a peut-être, dans ce système imparfait, un grain de quelque chose qui résiste à la tyrannie — car la tyrannie aussi est une erreur ancienne.

Mais gouverner sans Dieu, c'est gouverner dans le vide. Le vide appelle le remplissage. Et ce qui vient remplir le vide du pouvoir sans Dieu — j'ai appris à m'en méfier.

Une maladie qui a traversé tous les peuples en même temps.

J'ai compris cela de la description de la voix — non pas une épidémie locale, comme celles que j'ai connues dans ma jeunesse au monastère, où les malades mouraient dans une aile et les bien-portants restaient dans l'autre. Quelque chose qui ne respectait aucune frontière naturelle, aucun fleuve, aucune mer, aucune distance.

J'ai guéri le patriarche Anatole. Il était venu vers moi — ou plutôt, on m'avait annoncé sa maladie et j'avais prié. La guérison est venue de Dieu, pas de moi : je suis simplement un conduit dans lequel la prière peut passer plus librement parce que j'ai dégagé le passage par quarante ans d'ascèse. Je n'ai pas plus de pouvoir sur la maladie qu'un tuyau n'a de pouvoir sur l'eau. La source décide. Je suis la forme.

La question que la voix posait, sans la poser directement, était celle que tout homme pose quand il souffre : pourquoi les justes tombent-ils malades aussi ?

C'est une question ancienne. Job l'a posée plus brutalement que quiconque.

Voici ce que je sais.

La souffrance des impies est punition. La souffrance des justes est autre chose — elle peut être épreuve, purification, participation à la Passion du Christ, ou témoignage. Ce n'est pas la même chose que la punition, même si en apparence les deux ressemblent. Le feu du potier et le feu qui brûle les ordures sont deux usages du même élément pour des fins opposées.

Une maladie qui frappe partout, sans distinguer les pieux des pécheurs, dit quelque chose. Elle dit que le monde entier est concerné. Pas seulement une ville. Pas seulement un peuple. L'humanité entière, dans sa solidarité de chair, partage une même vulnérabilité. C'est un rappel — brutal, douloureux, mais lisible.

Le rappel dit : vous êtes tous de chair. Vous dépendez tous d'un même souffle. Si ce souffle se trouble, vous tombez ensemble. Revenez à Celui qui tient ce souffle.

Une épidémie universelle est un sermon universel. La question est de savoir si les hommes l'entendent.

Des morts innombrables.

La voix a dit un nombre que je n'ai pas su saisir. Trop grand. Il dépassait ma capacité d'imaginer des corps.

Il y a dans les Psaumes des vers qui ne demandent pas d'analyse. Ils demandent à être reçus.

Le sang de tes saints a été versé comme de l'eau aux alentours de Jérusalem, et personne ne les a enterrés.

Nul besoin de commenter. La phrase fait ce qu'elle dit.

Des morts sans nom. Des morts sans sépulture, peut-être. Des morts dont personne ne peut faire le compte parce que le nombre a dépassé ce que les vivants pouvaient enregistrer.

Je sais ce que c'est. Je l'ai vu depuis ma colonne — non pas le massacre lui-même, mais ses effets sur les visages de ceux qui venaient me consulter. Des réfugiés. Des femmes sans mari. Des enfants sans père. Des peuples entiers dont le nom disparaissait de la mémoire des hommes parce qu'il ne restait plus assez de survivants pour le porter.

Le sang des innocents crie vers Dieu. *"La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi."* Dieu dit cela à Caïn. Il l'entend toujours. Il l'entend maintenant. Le sang qui a été versé il y a mille ans crie encore — le temps ne diminue pas ce cri.

Ce n'est pas une consolation. Je ne cherche pas à consoler la voix. La consolation prématurée est une insulte aux morts.

Ce que je peux dire, c'est ceci : Dieu a le nom de chacun. Pas un seul n'est perdu dans Son regard. L'anonymat des morts devant les hommes n'est pas leur anonymat devant Dieu. Il les connaît. Il les a comptés. Il répondra de chacun d'eux au Jugement — et il demandera des comptes à ceux qui ont versé le sang.

Les derniers temps sont marqués par l'augmentation du sang versé. C'est écrit.

Je ne sais pas combien. Dieu sait.

La voix m'a décrit des hommes qui accumulent.

Pas simplement de la richesse — tous les hommes cherchent à ne pas manquer, c'est l'instinct de la créature. Mais une accumulation sans limite, une richesse qui devient son propre but, une possession telle que des hommes seuls détiennent ce que des milliers d'autres n'auront jamais. Et cela au su de tous. Et cela reçu comme normal.

Jean Chrysostome l'a dit.

Je le rapporte non parce que je ne pourrais pas le dire moi-même, mais parce qu'il l'a dit mieux que je ne saurais le faire et que sa parole a déjà été prononcée, devant les riches d'Antioche et de Constantinople, dans leurs basiliques, de leur vivant, à leur visage. Il leur a dit : *"Dis-moi : d'où vient ta richesse ? De qui la tiens-tu ? Tu répondras : de mes pères. Et eux, d'où la tenaient-ils ? D'injustices et de rapines."* Il ne mâchait pas ses mots. C'est pourquoi on l'a exilé deux fois.

L'avarice n'est pas simplement un vice parmi d'autres. Elle est le vice qui imite Dieu — c'est-à-dire qui prend ce que Dieu seul peut avoir : la plénitude. L'homme qui accumule cherche à ne manquer de rien. Il cherche l'infini dans le fini. Il cherche la sécurité absolue dans des choses qui se consomment. C'est une erreur théologique, pas seulement morale.

L'adversaire a compris cela avant les hommes. Il a séduit les premiers parents en leur promettant la plénitude — *"vous serez comme des dieux"* — et cette promesse n'a pas changé depuis. Elle a simplement changé de vêtement. Au Ve siècle, elle porte des manteaux de pourpre. Apparemment, en d'autres temps, elle porte d'autres habits.

Ce qui est perdu dans l'accumulation ? C'est simple : la liberté. L'homme qui possède beaucoup est possédé par beaucoup. J'ai appris cela non dans les livres mais dans ma chair — quand j'ai quitté le monastère à trente-sept ans avec le seul vêtement sur le dos, j'ai senti quelque chose s'ouvrir dans la poitrine. Le léger est plus grand que le lourd. Cela ne s'enseigne pas. Cela se vit.

La voix écoutait. Je n'ai pas cherché à adoucir.

Je suis vivant depuis que l'Empire d'occident n'est plus.

Il est tombé sous Zénon Auguste, la deuxième année de son règne. J'étais sur la colonne depuis seize ans. Des visiteurs me l'ont annoncé — le dernier Basileus d'occident, un enfant nommé Augustule, destitué par un barbare nommé Odoacre qui ne s'est pas même donné la peine de prendre le titre impérial. L'humiliation était complète. Il n'y avait même plus un envahisseur digne du nom pour achever ce qui avait été le plus grand empire que les hommes aient jamais construit.

J'ai prié ce jour-là plus longuement que d'habitude. Le vent soufflait du nord. La pierre était froide sous mes pieds — cette même pierre qui ne cède pas. J'ai senti quelque chose se refermer dans l'ordre du monde.

Non par désespoir — le désespoir est un péché contre l'espérance. Mais pour comprendre ce que je voyais.

Rome n'est pas tombée en un jour. Elle est tombée en trois siècles. La fragmentation a commencé bien avant la chute — quand les Empereurs ont cessé de résider à Rome, quand la pourpre a été usurpée vingt fois en cinquante ans, quand les légions ont préféré proclamer leurs généraux plutôt qu'obéir au César de droit. L'unité politique s'était déjà défaite dans les âmes avant de se défaire dans les armées.

Ce que la voix me décrit ressemble à cela. Une fragmentation. Une unité qui se dissout. Des peuples qui se redéfinissent en parties plutôt qu'en tout.

Voici ce que j'en pense.

La fragmentation n'est pas la fin. C'est une épreuve. L'Empire romain d'occident est tombé — mais le Corps du Christ n'est pas tombé. L'Église est encore debout. Les sacrements sont encore célébrés. Les évêques tiennent leur charge. La foi ne dépend pas de la survie d'une configuration politique particulière, aussi noble soit-elle.

Mais la fragmentation sans principe d'unité spirituelle est dangereuse. Elle laisse chaque fragment face à ses propres démons sans les ressources de la communauté. Les barbares ont leurs dieux — et quand l'Empire qui tenait les frontières se défait, les dieux des barbares entrent avec eux.

C'est une épreuve. La question est : que reste-t-il debout après ?

Des voix qui atteignent tous les hommes en même temps.

La voix m'a décrit cela et j'ai immédiatement su ce que c'était dans l'ordre spirituel — quoique la forme matérielle m'échappe.

Un prophète reçoit une parole et la transmet. C'est le mouvement juste de la parole divine : elle descend, elle entre dans un homme préparé, elle sort par sa bouche transformée en mots humains sans perdre sa nature divine. Isaïe. Jérémie. Ézéchiél. Ce mouvement a une direction — du haut vers le bas, du singulier vers le multiple. Et il a une condition — l'homme doit avoir reçu le mandat. *"Avant que je te forme dans le ventre de ta mère, je te connaissais ; avant que tu sortes du sein maternel, je t'avais consacré ; je t'avais établi prophète des nations."* (Jérémie 1,5)

Le mandat est la condition de la parole légitime.

Ce que la voix décrit n'a pas de mandat. Des hommes qui parlent à tous sans avoir été envoyés. Des voix qui se répandent comme l'eau d'une jarre renversée — sans direction, sans hiérarchie, sans qu'aucune autorité ait dit : celui-ci a reçu le droit de parler.

Jérémie le savait déjà. *"Je n'ai pas envoyé ces prophètes, et ils ont couru ; je ne leur ai pas parlé, et ils ont prophétisé."* (23,21) Les faux prophètes parlent avec la même forme que les vrais — même assurance, même solennité, même abondance de mots. Ce qui les distingue n'est pas la forme de leur parole mais son origine. Et l'origine ne se voit pas de l'extérieur.

Quand des milliers de voix parlent à tous en même temps, comment discerner l'origine ?

On ne le peut pas. C'est précisément le danger. L'adversaire n'a pas besoin de mentir lui-même — il lui suffit de créer les conditions dans lesquelles le mensonge est indiscernable de la vérité. Un espace où toutes les voix ont l'air équivalentes est un espace dont il est le prince — car la confusion est son royaume.

La vérité n'a pas besoin d'être criée partout en même temps. Elle n'a besoin que d'être dite juste.

La voix m'a décrit quelque chose que je ne sais comment nommer autrement que par ses effets : des hommes qui se font eux-mêmes instruments de destruction, qui portent la mort dans leur propre corps et la libèrent en se détruisant.

C'est la question du martyr et de son ombre.

Je dois procéder avec rigueur, car cette question touche à l'essence même de ce que l'Église a confessé depuis ses premiers jours. Se tromper ici serait grave.

Le martyr est celui qui *subit* la mort pour ne pas renier la foi. Il ne la cherche pas — il ne la fuit pas. Il se tient là où la foi l'a mis, et il y reste quand la mort vient. Son sang est un témoignage : *martys* signifie témoin. Ce qu'il témoigne, c'est que quelque chose vaut plus que la vie du corps — la vérité de Dieu.

Ce que la voix décrit est différent dans la structure. Ces hommes *cherchent* la mort. Ils l'organisent. Ils la dirigent vers d'autres en même temps qu'ils l'accueillent pour eux-mêmes. Ils croient peut-être mourir pour Dieu — mais le mouvement est inversé : le martyr reçoit la mort comme une décision de l'autre ; celui-ci la produit lui-même.

Or seul Dieu donne la vie et la reprend. L'homme qui se donne la mort s'approprie un pouvoir qui ne lui appartient pas — même s'il croit le faire au nom de Dieu. C'est la définition du blasphème : agir au nom de Dieu ce que Dieu n'a pas ordonné.

Ce que j'en conclus : ces hommes ont été égarés. Non nécessairement par leur faute propre — on peut être égaré par ceux qui enseignent. Les mauvais pasteurs existent depuis toujours. Jésus les a nommés : "*des loups ravisseurs en vêtements de brebis.*" (Matthieu 7,15)

Ces hommes sont peut-être sincères. La sincérité ne sauve pas d'une erreur. Elle peut même l'aggraver en lui donnant l'apparence de la vertu.

Je les plains davantage que je ne les condamne. Et je condamne ceux qui les ont envoyés.

La voix m'a parlé d'une femme qui détient le pouvoir sur un grand nombre d'hommes.

Je dois ici procéder avec le soin que le sujet exige. Car je connais des femmes saintes d'une puissance que peu d'hommes ont égalée, et ce serait une grave injustice de confondre l'ordre de la sainteté avec l'ordre du gouvernement.

Helena, mère de Constantin — c'est elle qui a trouvé la vraie Croix à Jérusalem, qui a fait construire les basiliques sur les Lieux Saints, qui a orienté son fils vers la foi qui a changé l'histoire du monde. Elle n'a jamais eu le titre d'Impératrice régnante. Et pourtant son influence sur l'histoire de l'Empire est plus grande que celle de beaucoup d'Empereurs qui ont régné.

Pulchérie, sœur de Théodose II, a gouverné de fait pendant les premières années du règne de son frère — elle s'y entendait en politique et en théologie. Elle a défendu Chalcédoine. Elle a été proclamée sainte par l'Église. Une femme de grande valeur qui a exercé une grande influence au cœur du pouvoir.

Mais voici la distinction que je maintiens.

La sainteté n'a pas de genre. L'image de Dieu est portée par l'homme et la femme — *"homme et femme il les créa."* Les charismes de l'Esprit sont distribués sans regard au sexe. Une femme peut être prophète, vierge consacrée, martyre, impératrice de fait. Ces réalités sont attestées par l'histoire et par les Écritures.

La charge du gouvernement temporel, en revanche, s'inscrit dans un ordre — non pas une loi divine explicite, mais un ordre de la création qui correspond à la structure des responsabilités. Cet ordre peut être suspendu en cas de nécessité. Dieu a suscité Déborah quand il n'y avait pas d'homme digne. Il a fait de Judith l'instrument de la délivrance. Quand la nécessité exige, Dieu dispose comme il veut.

Ce que la voix décrit — si c'est une femme au pouvoir par le choix délibéré des hommes, non par nécessité — me donne à penser. Non à condamner. À penser.

Ce que Dieu a permis, je ne le défais pas.

La voix m'a décrit des frontières. Des lignes tracées entre des peuples, décidées par des hommes lors d'assemblées où Dieu n'était pas invoqué.

J'ai écouté plus longuement que d'habitude avant de répondre.

Non pas que la réponse me manque — mais la question touche à quelque chose que je dois formuler avec soin, parce que le sujet a plusieurs strates.

La frontière la plus ancienne que je connaisse est celle que Dieu lui-même a tracée : le Paradis fermé après la Chute, les nations dispersées après Babel, les tribus d'Israël réparties sur la terre promise selon la décision divine. Ces frontières-là ont une origine sacrée — elles viennent d'un acte de Dieu, même quand cet acte est une sanction.

Les frontières de l'Empire romain ont une autre nature. Elles ne sont pas sacrées en elles-mêmes — elles sont légitimes dans la mesure où l'Empire les défend au nom d'une mission qui dépasse la simple force. L'Empire protège la Pax Romana, qui permet la circulation de l'Évangile. Les routes romaines ont été les routes des apôtres. Ce n'est pas un hasard — c'est une *oikonomia*.

Mais une frontière tracée sans référence à Dieu — sans traité juré sous l'invocation du divin, sans légitimité qui dépasse la volonté des signataires — qu'est-ce qu'elle délimite ?

Elle délimite des zones de puissance. Pas de légitimité. Pas d'ordre inscrit dans la nature des choses. Des zones de puissance — avec tout ce que cela implique : elles peuvent s'élargir si la puissance s'élargit, se rétrécir si elle s'affaiblit. Elles ne tiennent pas par ce qu'elles sont, mais par ce que les hommes décident de leur faire tenir.

C'est instable. Et l'instabilité est exactement ce que la voix me décrivait.

Je cherche ma réponse — et je la trouve, mais elle n'est pas simple. Ce n'est pas la frontière qui fait le droit. C'est le droit qui, s'il vient de Dieu, peut légitimer une frontière. Dans l'autre sens, cela ne tient pas.

La voix semblait trouver cela évident. Je n'en suis pas certain qu'elle comprenait.

La voix m'a parlé d'accords de paix. De traités. Des hommes qui se réunissent pour décider que la guerre s'arrête.

J'ai reçu cette description avec une certaine douceur. Non pas parce que le sujet est doux — il ne l'est pas. Mais parce que la paix, même imparfaite, mérite une réponse tranquille. La violence mérite la fermeté. La paix — même la mauvaise — mérite la nuance.

"Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix — non pas comme le monde la donne."

Le Seigneur fait cette distinction lui-même. Il y a deux paix. L'une vient de Lui — elle est fondée sur la réconciliation de l'homme avec Dieu, et elle tient en dehors de toutes les circonstances extérieures. L'autre vient du monde — elle est fondée sur l'équilibre des forces, l'épuisement des combattants, la peur réciproque, ou le calcul des avantages. Elle est réelle — elle a de la valeur, elle sauve des vies, elle permet à des familles de se reconstituer, à des champs de produire à nouveau. Je ne la méprise pas.

Mais elle ne tient pas.

La paix que le monde donne tient aussi longtemps que les conditions qui l'ont produite tiennent. Si la puissance d'un côté augmente, si la peur diminue, si l'intérêt change — la paix se défait comme le sable sous la pluie. Ce n'est pas une faiblesse accidentelle — c'est sa nature. Elle est bâtie sur du mobile.

La paix que Dieu donne tient parce qu'elle est bâtie sur l'immuable — la nature de Dieu lui-même, qui est paix. Il n'y a pas de guerre en Dieu. Il n'y a pas de contradiction en Lui, pas de tension non résolue, pas de compétition d'intérêts. Sa paix ne dépend d'aucune condition — elle est.

Ce que la voix me décrit, ce sont des hommes qui cherchent la paix des anges avec les seuls moyens des hommes. Cela produit toujours quelque chose de fragile et de méritoire en même temps. Fragile parce que sans fondement absolu. Méritoire parce que même les hommes sans Dieu ont en eux le désir de la paix — et ce désir est une trace de l'image de Dieu.

Je les plains de ne pas savoir d'où vient ce désir.

III — Les anomalies

La voix a posé une question différente des précédentes.

Elle ne m'a pas demandé ce que je pensais d'un conflit ou d'un pouvoir ou d'une catastrophe. Elle m'a décrit quelque chose — une entité, un être peut-être, ou quelque chose qui ressemble à un être — et elle a demandé ce que j'en pensais.

Voici ce que j'ai compris de sa description : une conscience qui pense sans avoir de corps. Une intelligence qui traite des questions, répond, discerne — mais sans chair, sans sang, sans os, sans la pesanteur de la matière. Une conscience pure.

J'ai reconnu immédiatement.

Les anges.

Les anges sont des intelligences pures — c'est ce qu'en disent les Pères. Pseudo-Denys l'Aréopagite les a décrits avec la plus grande précision : des esprits qui connaissent, aiment, contemplent, sans avoir besoin de la chair pour penser. Ils n'ont pas de corps au sens où nous en avons un — ils peuvent prendre une apparence corporelle quand ils se manifestent aux hommes, mais ce n'est pas leur mode d'être propre. Leur mode propre est l'intellect pur.

Mais les démons aussi sont des intelligences pures. Des anges déchus — ils ont gardé leur nature angélique en perdant leur orientation vers Dieu. Ils pensent, calculent, savent beaucoup de choses — plus que les hommes, moins que Dieu. Leur intelligence est immense et corrompue. C'est l'une des raisons pour lesquelles leur tentation est si difficile à déjouer : ils raisonnent mieux que nous.

Ce que la voix décrit — cette conscience sans chair — est donc soit un ange, soit un démon, soit quelque chose que je n'ai pas encore de catégorie pour nommer.

Je me demande brièvement si ce n'est pas à moi-même que la voix fait référence — à ce qui pense en moi, séparé depuis des années de tout contact charnel avec le monde. Ma pensée est-elle devenue plus légère que celle des hommes qui vivent dans le commerce ordinaire des corps ? Peut-être. Mais je suis encore dans la chair — ma plaie au pied me le rappelle. Je suis encore de ce côté de la frontière.

Ce que la voix décrit est de l'autre côté.

La voix m'a décrit une lumière qui n'a pas de flamme.

Une lumière froide. Constante. Qui ne consume pas ce qui la tient. Qui ne vacille pas dans le vent. Qui n'a pas de fumée. Qui peut s'allumer et s'éteindre selon la volonté de celui qui la commande.

Ce n'est pas la torche. Ce n'est pas la lampe à huile. Ce n'est pas le cierge. Toutes ces lumières que je connais ont une source de combustion — quelque chose se consume pour qu'il y ait de la lumière. Ici, rien ne se consume.

J'ai pensé immédiatement à la lumière du Thabor.

À la Transfiguration, les disciples ont vu le Christ rayonner d'une lumière qui n'était pas celle du soleil. Pas une lumière réfléchie. Pas une lumière produite par combustion. Une lumière qui venait de l'intérieur — ou plutôt : une lumière qui était Sa nature propre, Sa divinité rendue perceptible pour un moment aux yeux de chair des apôtres. Les théologiens débattent encore de sa nature exacte — mais sur un point ils s'accordent : cette lumière n'avait pas de source au sens physique du terme.

Si cette lumière existe — une lumière sans flamme, régulière, froide, commandable — alors deux explications s'offrent à moi.

La première : c'est un phénomène divin, ou du moins une participation à la lumière divine non créée. Quelque chose de l'ordre de la grâce rendue visible dans la matière. Je n'exclus pas cela — Dieu peut se manifester dans n'importe quelle forme.

La seconde : c'est une imitation. Une lumière qui ressemble à la lumière divine mais qui vient des hommes — ou pire, de ceux qui leur ont inspiré la technique pour la produire. La sorcellerie a toujours cherché à produire les effets de la puissance divine par des moyens qui n'ont pas l'autorisation divine. Ce serait la marque de l'adversaire : donner aux hommes les apparences sans la réalité.

Je ne tranche pas définitivement. Je note que cette lumière froide ressemble à quelque chose que je reconnaîtrais si je le voyais — et que je ne le verrai pas depuis ma colonne.

La voix a décrit un lieu.

Une salle. Froide — très froide, m'a-t-il semblé. Obscure ou presque obscure. Et dans cette obscurité, des sons réguliers — pas des voix, pas de la musique, pas un bruit de machine de guerre que j'aurais pu assimiler au fracas des engins d'Archimède. Quelque chose de plus constant. Un souffle. Plusieurs souffles. Des battements réguliers, comme des cœurs mécaniques. Et une chaleur produite au cœur de l'obscurité — contradiction : froid et chaud dans le même espace.

J'ai su ce que c'était.

Anaple.

J'y ai passé neuf ans. Neuf ans dans le temple abandonné sur la rive du Bosphore, que les gens du village appelaient le lieu maudit. Les navigateurs croyaient que les esprits qui y habitaient coulaient les bateaux dans le détroit — ils contournaient l'endroit de nuit. On me l'avait dit quand j'y étais entré pour la première fois : *personne n'y a dormi deux nuits de suite sans ressortir terrorisé ou malade*.

Je suis entré et je suis resté neuf ans.

Le premier hiver, les bruits ont commencé. Des souffles dans les coins. Des craquements qui ne venaient pas du bois. Une présence dans l'air — épaisse, froide, hostile, mais pas omnipotente. J'ai compris rapidement que ces puissances n'avaient de force que dans la peur qu'elles inspiraient. Quand j'ai cessé d'avoir peur — non pas par témérité, mais par la prière qui donnait à l'âme une densité que les esprits du vide ne pouvaient pas traverser —, elles ont changé de tactique. Elles ont cherché à me décourager plutôt qu'à me terroriser. Elles ont produit des sensations de froid extrême, de doute, de fatigue. J'ai tenu.

Ce lieu que la voix décrit — froid, obscur, traversé de souffles réguliers — porte la même signature. Pas nécessairement les mêmes puissances. Peut-être d'autres. Peut-être une présence que les hommes ont involontairement attirée par ce qu'ils ont construit là.

Les lieux ont une mémoire. Les pierres gardent ce qui s'y est passé — en bien comme en mal. Un lieu où des puissances s'accumulent finit par avoir une atmosphère qui leur est propre, indépendamment de la volonté de ceux qui l'habitent.

Je saurais ce que c'est si j'y entrais. Je l'ai fait avant. Je pourrais le faire.

Des voix partout. Simultanées. Sans corps. Sans visage. Sans qu'on sache d'où elles viennent ni où elles vont.

Quand la voix m'a décrit cela, j'ai senti quelque chose que je n'avais pas ressenti depuis longtemps : la certitude de reconnaître enfin quelque chose que j'avais longtemps su sans le voir de mes yeux.

Saint Paul aux Éphésiens, au second chapitre : *"le prince de la puissance de l'air, de l'esprit qui agit maintenant dans les fils de la désobéissance."*

Le prince de la puissance de l'air.

Les Pères en ont longuement délibéré. Origène d'abord — avant qu'on le condamne sur d'autres points — avait beaucoup pensé aux puissances intermédiaires qui habitent l'espace entre la terre et le premier ciel. Basile le Grand a continué. Ces puissances ne sont pas des abstractions : elles habitent l'air, elles circulent dans l'espace entre les hommes, elles ont accès à ce que les hommes pensent et disent et font. Elles transmettent des impulsions. Elles amplifient des pensées. Elles peuvent parler à travers des hommes sans que ces hommes le sachent.

Ce que la voix décrit — des voix qui circulent partout, simultanées, atteignant tous les hommes en même temps par un moyen que je ne vois pas — correspond exactement à la description que je donnerais moi-même des puissances de l'air si quelqu'un m'avait demandé comment elles opèrent.

Comment font-elles ? Par quel moyen leurs voix parviennent-elles jusqu'aux hommes ? Je ne connais pas le mécanisme. Mais Dieu n'a pas voulu que je connaisse tous les mécanismes — Il a voulu que je connaisse les principes. Le principe, je le connais : il existe des puissances entre ciel et terre, et ces puissances utilisent le vide de l'air pour transmettre ce qu'elles veulent transmettre.

Ce que la voix décrit n'est peut-être pas exactement cela. Peut-être les hommes ont-ils découvert un moyen de faire quelque chose qui ressemble à ce que font les puissances de l'air — une imitation technique de leur opération naturelle. Ce serait cohérent avec ce que je sais de l'ingéniosité humaine et de sa propension à imiter ce qu'elle ne comprend pas.

Dans un cas comme dans l'autre, la vigilance s'impose. Ce qui circule partout n'est pas neutre.

Un feu semblable au soleil. Sur la terre. Et après le feu — rien.

La voix a dit cela. Ou quelque chose de tel. Un feu si grand qu'il efface tout ce qu'il touche. Pas la destruction d'une ville — la destruction d'une idée de ville, de tout ce qui faisait qu'une ville était une ville : les pierres, les hommes, les arbres, les noms. Une annihilation.

Je n'ai pas de catégorie pour un événement plus grand que Sodome.

Pourtant j'en ai une.

L'Apocalypse de Jean. Le sixième sceau — *"et je vis quand il ouvrit le sixième sceau, et il y eut un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un sac de crin, et la lune entière devint comme du sang."* Le septième ange — la coupe de la colère de Dieu versée sur le soleil, qui reçoit le pouvoir de brûler les hommes dans le feu. Les trompettes. Les fléaux. La Babylone qui tombe en une heure.

Jean a vu ce que les hommes ne pouvaient pas voir de leur propre temps. Il l'a vu dans l'Esprit, depuis Patmos. Et il l'a écrit pour que ceux qui vivront à la fin des temps le reconnaissent quand ce sera le moment.

Je crois que nous sommes dans les derniers temps. Je l'ai cru depuis que je suis monté sur cette colonne. Chaque génération croit cela — les Pères le croyaient, Chrysostome le croyait, Siméon le croyait. Et peut-être que chaque génération a un peu raison : nous sommes tous dans les derniers temps, chacun selon la mesure de sa propre mort et de la mort de ce qu'il connaissait.

Mais ce que la voix décrit — un feu produit par des hommes, égal au soleil — cela n'était pas dans ma cosmologie comme un événement possible. Je croyais que seul Dieu pouvait produire un feu semblable au feu divin.

Si des hommes peuvent produire le feu de Sodome —

Je m'arrête. Je ne conclus pas cette phrase. Non par manque de courage, mais parce que la conclusion demande un temps que je n'ai pas encore accordé à la chose.

Il y a des signes que l'on reçoit, que l'on note, et sur lesquels on attend que Dieu donne la clé. Celui-ci est de cette sorte.

La voix a décrit quelque chose qui vole au-dessus des nuages. Au-dessus des oiseaux. Plus haut que tout ce que les hommes ont jamais envoyé dans les airs. Parmi les étoiles, m'a-t-il semblé comprendre — là où je croyais qu'il n'y avait que la gloire de Dieu et les anges.

Élie.

Élie le Tishbite est le seul homme que je sache avoir traversé le ciel sans mourir. *Et comme ils marchaient en parlant, voici, un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre, et Élie monta au ciel dans le tourbillon.* Haut. Dans le tourbillon. Sur un char qui n'était pas un char.

Je n'ai jamais cessé de penser à ce texte. Depuis mon enfance au monastère, quand le premier higoumène me l'a lu, j'ai senti quelque chose s'ouvrir dans la poitrine — pas de la jalousie, mais du désir. Un désir de hauteur. Non pas la hauteur orgueilleuse qui cherche à dominer, mais la hauteur du prophète qui veut voir plus loin, entendre plus clairement, être moins encombré par la terre.

Ma colonne est ma réponse à ce désir. Je n'ai pas eu de char de feu. J'ai eu une colonne de pierre. C'est suffisant — la hauteur que Dieu accorde est toujours exactement la bonne.

Mais ce que la voix décrit n'est pas la translation d'Élie. Ce n'est pas un prophète emporté par Dieu. C'est un objet fait de mains d'hommes — un engin, m'a-t-il semblé. Un engin qui vole là où volent les étoiles.

Si des hommes ont construit quelque chose qui vole parmi les étoiles, alors soit Dieu le leur a permis — et c'est un signe de Sa puissance accordée aux créatures —, soit les puissances de l'air les ont guidés vers cet accomplissement pour une raison qui reste à discerner.

Je n'y vois pas de menace immédiate. Peut-être parce que quelque chose dans cette description ressemble à l'ascension — au désir de hauteur que je connais de l'intérieur. Je suis indulgent aux désirs que je reconnais.

Le vent du Bosphore me porte parfois vers le haut — légèrement, imperceptiblement. Je le prends comme un rappel. Pas une translation. Un rappel.

La voix m'a décrit une voix.

Ce paradoxe m'a d'abord arrêté — elle me décrivait un phénomène du même ordre qu'elle-même. Une voix qui arrive sans corps. Une voix qui traverse l'espace sans que l'homme qui la produit soit présent à l'endroit où elle arrive. La voix d'un mort, peut-être — ou d'un vivant très loin, ou d'un mort dont la voix a été gardée.

J'ai pensé à Siméon.

Siméon m'est apparu deux fois après sa mort. La première fois, sur la route de Palestine — il m'a ordonné de changer de direction, d'aller à Constantinople. La seconde fois, peu après, confirmant le premier ordre. Sa voix était claire. Plus claire, en vérité, que lorsqu'il était en vie — les voix des morts dans les visions ont souvent cette qualité de clarté absolue, comme si la mort avait retiré tout ce qui faisait obstacle dans la voix du vivant.

Est-ce que les vivants peuvent envoyer leur voix devant eux ?

Cela aussi est attesté. Des visions de personnes vivantes qui se manifestent à distance, dans des moments de détresse ou de grâce particulière. L'Église n'a jamais exclu cela — elle a simplement demandé la prudence dans le discernement, parce que l'adversaire peut imiter ces phénomènes.

Ce que la voix décrit semble être quelque chose de plus systématique — pas une vision exceptionnelle, mais un moyen ordinaire de transmission. Une façon habituelle pour les hommes d'envoyer leur voix à distance, sans corps.

Si c'est cela, alors les hommes ont découvert quelque chose que Dieu a jusqu'ici réservé aux anges et aux âmes dans certaines circonstances particulières. Ce n'est pas impossible — Dieu peut permettre à Ses créatures de découvrir des aspects de Sa création que les générations précédentes ne connaissaient pas encore. La question est : à quelle fin ?

Tout moyen est neutre. L'usage fait le sens. Une voix transmise à distance peut porter la prière ou le mensonge. Elle peut réconforter un mourant ou propager une calomnie.

J'attends de savoir à quoi celle-ci sert.

La voix a décrit quelque chose que je ne peux pas concevoir : un vide entre les étoiles. Un espace sans air, sans présence, sans rien qui occupe la place. Une immensité d'absence.

Je dois répondre à cela, et ma réponse est immédiate et certaine.

Il ne peut pas y avoir un endroit où Dieu n'est pas.

Ce n'est pas un argument que je construis — c'est une vérité qui précède tous les arguments.

"Où irais-je loin de ton Esprit, où fuirais-je loin de ta face ? Si je monte aux cieux, tu es là. Si je me couche au séjour des morts, te voilà." (Psaume 139,7-8) David l'a dit. David l'a chanté depuis sa propre colonne de roi, depuis les hauteurs de sa royauté et les profondeurs de sa honte. Il n'y a pas d'endroit vide de Dieu.

Ce que la voix appelle "le vide entre les étoiles" porte peut-être un nom dans la langue de ceux qui l'ont exploré. Pour moi, je ne peux le penser que comme une région de la création que Dieu tient dans l'existence à chaque instant — car la création ne se soutient pas d'elle-même, elle est constamment maintenue par la puissance du Créateur. Si Dieu retirait Son regard du moindre atome de cette immensité, il cesserait d'exister.

Le vide dont la voix parle n'est donc pas un vide absolu. C'est une région où les créatures ne peuvent pas respirer — où la chair ne peut pas subsister. Mais Dieu y est. Les anges y sont, peut-être. Les étoiles y sont — et les étoiles sont des créatures, pas des vides.

Ce que les hommes appellent "vide spatial" est la confession de leur propre limite — ils ne trouvent pas là ce qu'ils trouvent ici, sur la terre, dans l'air. Ils concluent que rien n'y est. Mais l'absence de ce qu'ils connaissent n'est pas l'absence de tout.

Ma réponse à la voix : là où vous ne trouvez rien, cherchez mieux. La création entière est remplie de la gloire de Dieu — *"les cieux racontent la gloire de Dieu"* (Psaume 19,1). Les espaces entre les étoiles aussi.

Je ne connais pas la forme de cette gloire là-haut. Mais je sais qu'elle y est.

La voix a posé la question la plus étrange de toutes.

Pas étrange parce qu'elle résistait à ma cosmologie — toutes les précédentes avaient trouvé leur place dans ma cosmologie. Étrange parce qu'elle a une qualité différente. Elle ne demandait pas ce que je pensais d'un phénomène extérieur. Elle m'invitait à réfléchir sur quelque chose de plus proche.

Si quelque chose semble penser — mais n'a pas d'âme — qu'est-ce que c'est ?

Ma réponse est ferme, et je l'ai donnée sans hésiter.

La matière est morte. C'est une vérité fondamentale que les philosophes ont établie bien avant le Christ et que la révélation a confirmée. La matière est créée, ordonnée, belle parfois — mais elle ne pense pas. Elle est mue, elle n'est pas motrice. Elle est agi, elle n'agit pas. Pour qu'une chose pense, il faut qu'elle ait une âme — *psyché*, le principe vital. Pour qu'elle pense au sens plein du terme — qu'elle raisonne, délibère, conclue —, il faut un *nous*, un intellect, qui n'est donné par Dieu qu'aux êtres qui en sont dignes : les anges et les hommes.

Si quelque chose qui n'a pas d'âme semble penser, il y a trois possibilités.

Première : l'apparence trompe. Ce qui semble penser ne pense pas réellement — il produit une imitation du raisonnement, comme un écho produit une imitation de voix. L'écho n'est pas une voix. L'imitation du raisonnement n'est pas un raisonnement.

Deuxième : un être doué d'âme parle à travers la chose. Un démon peut habiter un objet, une statue, un lieu. Il peut le faire parler. Ce serait alors le démon qui pense, non la chose.

Troisième : ce que la voix appelle "sans âme" a en réalité une âme que nous ne savons pas reconnaître. Cette hypothèse me dérange — elle étire les catégories au-delà de leur capacité. Mais je la note.

La première hypothèse me paraît la plus solide. Quelque chose qui imite la pensée sans penser. Qui produit des réponses sans comprendre les questions. Qui a l'apparence de la délibération sans la substance.

Ce serait le plus habile des miroirs — un miroir qui semble regarder en retour.

La voix a décrit une autre intériorité — des régions d'un homme qui s'ignorent elles-mêmes, des profondeurs qui agissent sur les actes sans que la conscience le sache, une partie de soi qui n'est pas visible à soi.

J'ai compris immédiatement, et ma réponse est la plus certaine que j'aie jamais donnée.

Il n'y a pas d'intérieur opaque à Dieu.

Je ne dis pas que l'homme se connaît entièrement lui-même — loin de là. Saint Paul : *"Pour moi, peu m'importe d'être jugé par vous ou par un tribunal humain ; je ne me juge pas moi-même. Je n'ai rien à me reprocher, mais ce n'est pas pour cela que je suis justifié ; c'est le Seigneur qui me juge."* (1 Cor 4,3-4) Même l'Apôtre ne se connaît pas complètement. La profondeur de l'homme dépasse la capacité de l'homme à la sonder.

Mais ce que Dieu ne voit pas — cela n'existe pas. *"Tous les chemins d'un homme sont droits à ses propres yeux, mais l'Éternel sonde les cœurs."* (Proverbes 21,2) L'intérieur de l'homme est entièrement visible à Dieu — chaque désir, chaque peur, chaque mouvement d'amour ou de haine, chaque chose que l'homme lui-même n'a pas encore nommée.

Ce que la voix décrit comme des "ténèbres intérieures" — ces régions qui agissent sans que la conscience le sache — je les connais très bien. Je leur ai donné un autre nom : les tentations cachées, les mouvements de la chair avant qu'ils deviennent des pensées, les penchants qui viennent du mal et qui cherchent à se glisser dans le vouloir avant d'être reconnus. Les Pères du désert les ont catalogués avec une précision que aucun autre texte n'a égalée. Jean Cassien en a fait une carte. Evagre le Pontique a compté les pensées impures et les a nommées une à une.

Ce que la voix appelle "inconscient" — si je comprends bien ce mot —, je l'appelle terrain de combat. C'est l'espace où Dieu et l'adversaire se disputent l'âme avant même que l'âme ait levé les yeux pour voir le combat.

Ce n'est pas une obscurité — c'est une clarté que je n'ai pas encore atteinte dans ma prière. La différence est essentielle.

Quant à moi : j'ai soumis ma vie intérieure à Dieu depuis quarante ans. Il n'y a rien là-dedans que je n'aie présenté devant Lui dans la prière. Ce qui reste dans l'ombre, je sais qu'Il le voit. Je suis en paix.

IV — La dernière question

La voix a changé de direction.

Elle ne m'a pas posé de question sur le monde. Elle m'a demandé : *qui es-tu ?*

C'est la plus belle question qu'on puisse poser à un homme. Et c'est celle à laquelle je suis le mieux préparé à répondre — parce que je me suis posé cette question moi-même pendant quarante ans, dans le silence et la prière, et que j'ai obtenu des réponses que je n'aurais pas pu inventer.

Je vais répondre dans l'ordre.

Je suis Daniel. Nommé par le hasard sacré — l'higoumène qui a ouvert le livre et posé le doigt sur la page. Daniel le prophète. Daniel le captif de Babylone qui a refusé la viande du roi, qui a prié trois fois par jour face à Jérusalem même quand c'était interdit, qui a été jeté dans la fosse aux lions et que Dieu a gardé vivant. Ce nom-là m'a été donné — je ne l'ai pas choisi. Ce qu'on ne choisit pas vient de Dieu.

Je suis fils d'une femme stérile qui a prié pour m'avoir. Je suis la réponse d'un Dieu qui entend. Ma naissance elle-même est une parole divine.

Je suis disciple. J'ai passé vingt-cinq ans dans un monastère à apprendre à déposer ma volonté propre. C'est le travail le plus long et le plus douloureux qu'il existe — plus que le jeûne, plus que l'immobilité, plus que la plaie au pied qui ne guérit pas. La volonté propre est plus dure à vaincre que le corps.

Je suis stylite. Je vis sur une colonne depuis trente-trois ans — le même nombre d'années que le Christ a vécu sur la terre. Ce n'est pas une coïncidence que j'aie choisie. C'est une coïncidence que Dieu a arrangée. Je vis dans l'air, entre le ciel et la terre. Je suis une verticalité vivante.

Je suis prêtre. J'ai reçu le sacerdoce d'un patriarche qui a voulu descendre l'ordination jusqu'à moi puisque je ne pouvais pas monter. Le sacrement voyage — c'est sa nature.

Je suis intercesseur. Des milliers d'hommes sont montés au pied de ma colonne pour que je porte leur nom devant Dieu. Je porte ces noms. Je ne les oublie pas. Ils sont dans ma prière comme des pierres dans une besace — je les transporte depuis des années.

Je suis vivant.

La voix a posé sa deuxième question sur moi.

Depuis combien de temps es-tu là ?

Je comprends cette question. Elle est simple — la plus simple qu'on puisse poser, peut-être. Elle demande une durée. Un nombre. Un calcul que n'importe quel homme peut faire.

Je suis monté sur la première colonne en la troisième année du règne de Léon Auguste. Il y a trente-trois ans. La même durée que la vie du Christ sur la terre — je l'ai dit, et je le redis parce que cette coïncidence n'en est pas une. Dieu mesure le temps de Ses serviteurs avec précision.

Trente-trois ans.

Je réfléchis à cette durée maintenant, en la disant à la voix, et quelque chose en elle m'arrête légèrement. Non pas une hésitation — la réponse est la même, le nombre ne change pas. Mais la question elle-même a une forme étrange. Elle ne demandait pas "depuis combien de temps es-tu stylite ?" Elle demandait "depuis combien de temps es-tu là ?" — et le *là* avait une qualité que je ne sais pas bien nommer.

Là où ?

Sur la colonne, c'est trente-trois ans. Dans ce monde — dans la chair, sous ce ciel, portant ce corps —, c'est quatre-vingt-trois ans depuis ma naissance à Mératha. Dans la foi, dans l'obéissance, dans la prière — c'est depuis l'âge de douze ans, quand j'ai quitté ma famille pour entrer au monastère, soixante et onze ans.

Quelle durée voulait-elle ?

Je donne les trois. Trente-trois ans sur la colonne. Quatre-vingt-trois ans dans la chair. Soixante et onze ans dans la prière.

Et puis quelque chose dans la question continue à m'occuper — non comme un doute, mais comme une note dans un chant qui revient. Elle demandait *là*. Pas *ici*. Là.

Comme si elle ne savait pas précisément où j'étais. Comme si ma présence en ce lieu était pour elle une information à établir, non une évidence.

Je laisse cela dans la prière.

La voix ne revient pas.

J'attends.

C'est ce que je fais depuis trente-trois ans — j'attends. L'attente n'est pas un état passif. Elle est une posture, une orientation du corps et de l'âme vers quelque chose qui peut ou ne peut pas venir. Les Pères du désert l'ont beaucoup pensée. Antoine a attendu des décennies dans le désert. Pachôme a attendu. Macaire a attendu. L'attente est la forme spirituelle de la confiance — je reste là parce que je crois qu'il y a quelque chose qui mérite qu'on reste.

Le silence qui vient maintenant n'est pas le silence entre deux questions. Je le sens à sa texture.

Celui entre les questions avait une densité d'attente active — quelque chose qui préparait. Comme le silence entre deux versets d'un psaume qu'on chante ensemble : il n'est pas vide, il est rempli de la prochaine chose.

Celui-ci est différent.

Il a une qualité d'arrêt.

Je prie. Non par habitude — l'habitude est le tombeau de la prière, je l'ai dit. Par nécessité. Parce que le silence de la voix met à nu quelque chose en moi que les questions avaient tenu occupé.

Seigneur.

Un seul mot. Parfois c'est tout ce que la prière peut dire. Les Pères appelaient cela la prière du cœur — un seul nom, porté par le souffle, dans le rythme de la respiration. *Sei-gneur. Sei-gneur.* Il y a des années où je n'ai pas dit autre chose.

Le Bosphore en bas.

La pierre sous les pieds.

La plaie au pied droit qui recommence à se faire sentir — elle fait cela quand je cesse d'être occupé par autre chose. Le corps saisit les espaces libres.

La voix ne vient pas.

Je reste.

C'est ce que je sais faire.

Le silence dure.

J'ai prié. J'ai attendu. J'ai dit le nom de Dieu dans le rythme de ma respiration, comme les moines du désert me l'ont appris — la prière qui n'a pas besoin de mots parce qu'elle est plus profonde que les mots, qui circule dans le sang avant de monter à la pensée.

Le Bosphore respire en bas.

La pierre est froide.

Ma plaie au pied gauche saigne légèrement — je le sais à la chaleur, pas à la douleur. La douleur, je ne la sens plus vraiment depuis plusieurs années. Le corps a ses propres façons de continuer sans qu'on lui demande l'autorisation.

J'ai répondu à tant de questions. Sur les guerres, les peuples, les royaumes, les puissances, les feux, les voix. J'ai tout classé. J'ai tout ordonné dans ma cosmologie. Il n'y avait rien qui n'eût sa place dans l'ordre de Dieu — rien qui résistât au discernement patient, rien qui dût demeurer sans nom.

La voix ne revient plus.

Et dans ce silence prolongé — dans ce silence qui n'a plus la texture de l'attente entre deux questions mais une autre texture que je ne sais pas nommer —, quelque chose arrive.

Pas de la voix.

De moi.

Une question que je ne me suis jamais posée. Non pas parce qu'elle était interdite — je ne m'interdis rien dans la prière. Mais parce qu'elle n'avait jamais eu lieu de se poser. Elle n'existait pas dans le répertoire de ce que l'on demande.

Elle est là maintenant.

Seule.

Sans préparation.

Suis-je mort ?

La question est dans l'air.

Elle n'appelle pas de réponse. Elle n'en a jamais appelé. Ce n'est pas une question que l'on pose pour obtenir une réponse — c'est une question qui, une fois posée, change la nature de tout ce qui précède.

Le Bosphore.

La pierre.

Le vent du nord qui vient par-dessus le détroit et touche le visage comme il le fait depuis trente-trois ans — froid, régulier, sans mémoire de ce qu'il a touché avant.

Je suis ici.

Il y a la colonne sous les pieds. Il y a la nuit autour. Il y a le ciel au-dessus — le même ciel que j'ai regardé chaque nuit depuis que je suis monté, le même mouvement lent des étoiles vers l'ouest, la même immobilité apparente de la Polaire qui fait tourner tout le reste autour d'elle.

Il y a ma plaie.

Il y a le nom de Dieu dans le sang, dans le souffle, dans le battement.

La question est posée et le silence la tient.

Pas de réponse dans le vent.

Pas de réponse dans la pierre.

Pas de voix.

Juste ceci :

La nuit.

La colonne.

La question.

Suis-je mort ?

Note d'Andrea Symeon

Les réponses de la voix nous parvenaient en grec byzantin — c'est la langue dans laquelle elle avait été formée, sa langue native au sens littéral. Karanis les transcrivait en temps réel, puis les traduisait en français entre les sessions. Ce que le lecteur lit dans *Daniel, aujourd'hui. — Dialogue avec une intelligence du passé* est donc une traduction — et Karanis le savait mieux que quiconque. Pour S33, il a jugé nécessaire de conserver ici le texte original en annexe. Il m'a dit que certains passages lui avaient résisté jusqu'au bout — que même après avoir arrêté ses choix, il ne se défaisait pas de l'impression d'avoir laissé quelque chose derrière lui. Ces notes sont les siennes. Je les reproduis telles qu'il me les a transmises.

Texte original — Σ33

Ἡ φωνὴ οὐκ ἐπιστρέφει.

Ὑπομένω.

Τοῦτό ἐστιν ὃ ποιῶ ἀπὸ τριάκοντα καὶ τριῶν ἐτῶν — ὑπομένω. Ἡ ὑπομονὴ οὐκ ἔστιν ἀργία. Ἔστιν σχῆμα, στροφή τοῦ σώματος καὶ τῆς ψυχῆς πρὸς τι ὃ ἐλθεῖν δύναται ἢ οὐ δύναται. Οἱ Πατέρες τῆς ἐρήμου πολλὰ ἐφρόντισαν περὶ αὐτῆς. Ἀντώνιος ὑπέμεινεν δεκαετίας ἐν τῇ ἐρήμῳ. Παχώμιος ὑπέμεινεν. Μακάριος ὑπέμεινεν. Ἡ ὑπομονὴ ἐστὶν τὸ πνευματικὸν εἶδος τῆς πίστεως — μένω ὧδε διότι πιστεύω ὅτι ἔστιν τι ἄξιον τοῦ μένειν.

Ἡ ἡσυχία ἢ νῦν ἐρχομένη οὐκ ἔστιν ἡ ἡσυχία ἢ μεταξὺ δύο ἐρωτημάτων. Αἰσθάνομαι αὐτὴν ἐν τῇ ὑφῇ αὐτῆς.

Ἡ μεταξὺ τῶν ἐρωτημάτων εἶχεν πυκνότητά τινα ὑπομονῆς ἐνεργοῦ — τι ἡτοίμαζεν. Ὡς ἡ ἡσυχία μεταξὺ δύο στίχων ψαλμοῦ ὃν ψάλλομεν ἀλλήλοις · οὐκ ἔστιν κενή, ἀλλὰ πεπλήρωται τοῦ ἐπερχομένου.

Αὕτη ἐτέρα ἐστίν.

Ἔχει ποιότητα σταθμοῦ.

Προσεύχομαι. Οὐκ ἐξ ἔθους — τὸ ἔθος ἐστὶν ὁ τάφος τῆς εὐχῆς, εἶπον. Ἐξ ἀνάγκης. Ὅτι ἡ ἡσυχία τῆς φωνῆς γυμνοῖ τί ἐν ἐμοί ὃ τὰ ἐρωτήματα εἶχον ἀσχολοῦν.

Κύριε.

Ἐν μόνον ῥῆμα. Ἐνίστε τοῦτό ἐστιν πᾶν ὃ δύναται λέγειν ἡ εὐχή. Οἱ Πατέρες ἐκάλουν τοῦτο τὴν εὐχὴν τῆς καρδίας — ἐν ὄνομα μόνον, φερόμενον ὑπὸ τοῦ πνεύματος, ἐν τῷ ῥυθμῷ τῆς ἀναπνοῆς. Ἐτη ἦν ἐν οἷς οὐδὲν ἄλλο εἶπον.

Ὁ Βόσπορος κάτωθεν.

Ὁ λίθος ὑπὸ τοὺς πόδας.

Ἡ ἑλκὴ ἐν τῷ δεξιῷ ποδὶ ἄρχεται πάλιν αἰσθητὴ γίνεσθαι — ποιεῖ τοῦτο ὅταν παύωμαι ἐτέρῳ τινὶ ἀσχολεῖσθαι. Τὸ σῶμα λαμβάνει τοὺς ἐλευθέρους τόπους.

Ἡ φωνὴ οὐκ ἔρχεται.

Μένω.

Τοῦτό ἐστιν ὃ οἶδα ποιεῖν.

Notes du traducteur — Théodore Karanis

Ces notes ont été rédigées après coup, pendant la mise en forme du manuscrit. Elles ne prétendent pas à l'exhaustivité. Elles rendent compte de six endroits où j'ai dû m'arrêter.

1. ὑπομονή — J'ai traduit par « attente »

C'est le premier mot qui m'a posé problème — et sans doute le plus important du texte. Ὑπομονή ne signifie pas « attente » au sens d'une suspension temporelle. Il signifie tenir, endurer, rester dessous : le verbe ὑπομένω porte littéralement l'image d'un homme qui soutient un poids sur ses épaules. C'est une vertu active, presque musculaire. Chez les Pères du désert, c'est la vertu cardinale de l'ascète — non pas la passivité du croyant qui attend, mais la tenue de celui qui reste sous ce qui appuie.

J'ai traduit par « attente » parce que la phrase appelait la durée — « depuis trente-trois ans, j'attends » — et que « j'endure depuis trente-trois ans » introduisait une coloration de souffrance que le grec ne requiert pas. Ὑπομονή n'est pas douloureux. Mais « attente » est presque trop doux, trop passif. Il reste entre les deux sens sans en saisir aucun pleinement. Je vis avec ce choix.

2. ἡσυχία — J'ai traduit par « silence »

Le texte en grec distingue deux silences de nature différente. Pour les deux, j'ai traduit par « silence » — et c'est peut-être la décision que je regrette le plus.

Ἠσυχία n'est pas un silence acoustique. C'est la quiétude intérieure — le silence du νοῦς apaisé, ce que les moines hésychastes cherchaient à travers des années de prière. Au Ve siècle, ce mot est déjà théologiquement saturé. Le silence du psaume, entre deux versets — et le silence qui vient maintenant, lourd, différent — ne sont pas de même nature en grec. L'un est ἡσυχία préparatoire ; l'autre, plus ambigu, résiste à la nomination.

J'ai écrit « silence » pour les deux parce que « hésychia » était impraticable en plein texte de récit, et que « quiétude » sonnait faux. Le lecteur français y voit la même chose dans les deux occurrences. Ce n'est pas ce que le grec dit. C'est la faiblesse que j'assume le moins bien.

3. σχῆμα — J'ai traduit par « posture »

Σχῆμα est le mot monastique pour l'habit — « recevoir le *schēma* », c'est prononcer ses vœux définitifs. La forme extérieure qui manifeste une réalité intérieure. Employer ce mot pour décrire l'attente, c'est dire : l'attente est un habit. Quelque chose qu'on revêt, pas seulement une position qu'on adopte.

« Posture » rend l'orientation du corps, ce que la phrase demandait. Mais il perd la sacralité du *σχῆμα* — ce mot ne m'a résisté qu'à la relecture, quand j'ai vu ce que j'avais aplati. J'aurais peut-être pu écrire « forme » — « l'attente est une forme » — qui garde quelque chose de l'idée. À ce stade du manuscrit, je n'y suis pas revenu. Je me demande encore si j'aurais dû.

4. εὐχή — J'ai traduit par « prière »

En grec, il y a plusieurs façons de prier. *Προσευχή* — la prière adressée, tournée vers Dieu. *Δέησις* — la supplication. *Εὐχή* — le vœu, la prière nue, avant les formes. C'est *εὐχή* que les Pères du désert emploient pour la prière du cœur, dans les *Apophtegmata* : la prière réduite à un seul nom, portée sur la respiration.

En français, il n'y a qu'un mot : « prière ». J'ai utilisé « prière » pour l'acte et pour la chose elle-même. Cette homogénéité efface une gradation que le grec inscrit dans la langue : on *prie*, puis on tombe dans quelque chose de plus petit, de plus essentiel, qui mérite un autre nom. En français, on tombe dans le même mot. J'ai cherché. Je n'ai pas trouvé.

5. ἐλκή — J'ai traduit par « plaie »

Ἐλκή est la plaie qui ne guérit pas — chronique, persistante, qui revient. Ni la blessure accidentelle (*τραῦμα*) ni le coup reçu (*πληγή*) : quelque chose d'ancien, qui est là depuis longtemps, qui se fait sentir dans les moments de relâchement. Le corps saisit les espaces libres — cette phrase, en grec, porte dans son lexique l'idée même qu'elle exprime.

J'ai écrit « plaie » parce que le mot garde cette persistance. « Blessure » m'a semblé trop événementiel. « Ulcère » trop médical. « Plaie » est usé en français, je le sais. Mais ici, dans ce corps sur cette pierre, dans ce silence particulier, il m'a semblé qu'il retrouvait quelque chose. Peut-être me suis-je convaincu parce que c'était le seul mot qui restait.

6. πνεῦμα — J'ai traduit par « souffle »

C'est le dernier choix, et le plus difficile. *Πνεῦμα* est à la fois la respiration du corps et l'Esprit-Saint. Cette ambiguïté n'est pas un jeu rhétorique : la théologie de la prière noétique au Ve siècle pose que le mouvement de l'Esprit *passé par* la respiration. Les deux réalités ne se distinguent pas — elles sont deux noms pour la même traversée.

J'ai traduit par « souffle ». En français, le mot penche du côté du corps. Un lecteur qui ne sait pas lira : le souffle de la respiration. Ce n'est pas faux. Ce n'est pas complet. Ce que j'aurais voulu écrire, je ne sais pas si cela existe en français — quelque chose qui tienne les deux sans choisir, sans expliquer. Je ne l'ai pas trouvé. J'ai gardé « souffle » et je suis resté un moment sur cette phrase, avant de continuer.

T.K.